

Le goût du risque

Marie-Claude Loiselle

Numéro 54, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22785ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Loiselle, M.-C. (1991). Le goût du risque. *24 images*, (54), 58–60.

MIREILLE PERRIER

Dès son premier rôle dans *Boy Meets Girl* de Léos Carax, Mireille Perrier fut portée au rang d'actrice mythique par tout un public de jeunes et de cinéphiles. Au contraire de Sandrine Bonnaire et de Juliette Binoche, que leurs débuts éclatants (respectivement chez Pialat et chez Téchiné et Carax) propulsèrent au devant de la scène, Mireille Perrier est demeurée une actrice marginale: or, elle a joué à ce jour dans une quinzaine de films et est incontestablement, avec Binoche et Bonnaire, l'une des rares révélations authentiques du cinéma français de la décennie.

Après avoir interprété son second rôle marquant dans *Elle a passé tant d'heures sous les sunlights*, du cinéaste maudit qu'est Philippe Garrel, elle a tourné avec Limosin puis avec Bergala, tous deux collaborateurs aux *Cabiers du cinéma*. On a pu la voir plus récemment dans *Chocolat* de Claire Denis mais aussi et surtout dans *Un monde sans pitié* d'Éric Rochant, second film culte (après Carax) de sa pourtant courte carrière. Actrice fortement associée à une génération, celle des années quatre-vingt, elle mène lentement mais avec l'assurance de la maturité, une carrière qui, au cours des années à venir, portera probablement au grand jour son talent et sa grâce. Nous avons rencontré Mireille Perrier lors de son passage à Montréal pour le tournage de *Ne plus jamais dormir*, court métrage de Bernar Hébert coproduit avec la France.

LE GOÛT DU RISQUE

ENTRETIEN

*propos recueillis
par Marie-Claude Loiseau*

24 images: *De quelle façon choisissez-vous vos rôles?*

Mireille Perrier: Au début, j'allais spontanément vers des films qui, comme *Boy Meets Girl*, traduisaient les sentiments de ma génération. Ces films manifestaient une volonté de retourner à une forme de pureté capable de triompher de la fatigue et de la désillusion des générations précédentes. J'ai donc rapidement été associée à un certain type de cinéma, non classique, ce qui fait que de nombreux réalisateurs se méfiaient un peu de moi, n'osaient pas me proposer d'autres types de rôles. Aujourd'hui, j'ai envie de jouer des personnages plus extravertis. Notre génération a comme un œil tourné vers l'intérieur et fait souvent des films très retenus, très introvertis. Je dirais qu'on se rapproche presque parfois des Japonais. Ce que ces jeunes réalisateurs nous demandent de jouer touche souvent au rêve, à l'inconscient et s'exprime essentiellement par le non-dit. J'ai travaillé aussi avec des gens plus cérébraux, comme Garrel par exemple, qui me demandaient de faire passer des choses qui étaient de la véritable dentelle. J'ai évidemment eu beaucoup de plaisir à jouer dans des films où je me sentais impliquée, et en même temps subsiste toujours la frustration d'interpréter des rôles pas assez composés qui ne laissent pas suffisamment de place à l'acteur.

24 images: *Y a-t-il un type de rôle ou de cinéma que vous excluez systématiquement de vos choix?*

M. Perrier: Je refuse beaucoup de choses. Je n'accepte pas tout ce qui vient de jeunes cinéastes parce qu'il y a là, comme partout ailleurs, énormément de pauvreté. Au départ, je déteste le cinéma qui parle de cinéma. Je crois encore que le cinéma doit avant tout toucher les gens, leur communiquer une émotion. Aujourd'hui, on a la malchance de voir un cinéma qui



Mireille Perrier dans *Ne plus jamais dormir* de Bernar Hébert.

s'adresse de plus en plus à différentes classes ou paliers de gens : jeunes, intellectuels, cinéphiles, etc. Cela dit, je crois que les cinéastes ne prennent pas suffisamment de risques. J'accepte très bien qu'un cinéaste se plante, si au moins il a osé quelque chose.

24 images : *Vous croyez qu'on prend moins de risques qu'avant ?*

M. Perrier : Non parce qu'avant, tous créaient dans un même état d'esprit (du moins si l'on parle du cinéma jusqu'aux années 50 environ). Les films étaient faits pour toute la population et tous y trouvaient leur compte. Il y avait par contre, si l'on se rapporte au temps où Jeanson ou Prévert écrivaient pour le cinéma, beaucoup plus d'invention sur le plan de la langue. Maintenant, ça ne suffit plus de faire des films qui reposent sur les acteurs ou le texte. La langue, dans ces films, communiquait une sorte de chaleur humaine, une vérité commune alors qu'aujourd'hui, la communication n'arrive plus à se faire entre gens. Il y a quelque chose d'éteint.

24 images : *Il y a aussi ce dont on parle souvent : cette impression pour les jeunes cinéastes d'arriver trop tard, après que tout ait été fait.*

M. Perrier : À vingt ans, c'était effectivement notre impression, d'arriver dans un monde où nous n'avions rien décidé. Il y avait déjà des voitures à pot d'échappement, des machines à laver, des centrales nucléaires. J'ai souvent eu cette pensée, surtout lorsque je voyage dans d'autres pays, en Afrique par exemple où tout est encore à faire. Dans ces pays, il y a encore un optimisme dans les rapports humains. Dans un film africain, on peut ne pas s'ennuyer avec deux acteurs pendant une heure et demie, grâce à la chaleur qui s'en dégage.



24 images : *Qu'attendez-vous d'un réalisateur ?*

M. Perrier : J'attends qu'il me donne les clés pour comprendre son univers. Qu'il me nourrisse pour que je puisse me laisser glisser dans mon personnage. Garrel, par exemple, m'a beaucoup appris. Ce fut vraiment une découverte. Avant de travailler avec lui, il me fascinait mais je ne savais pas du tout comment il faisait. C'est quelqu'un de très instinctif. Il va très loin avec les acteurs en travaillant beaucoup avec leur inconscient. Il les pousse toujours de plus en plus mais sans jamais élever la voix, en demeurant d'une gentillesse extrême. Der-



Marc Béland et Mireille Perrier dans *Ne plus jamais dormir*.

PHOTO: RENÉ FOLEY

rière la grande poésie de son cinéma, il y a une violence souterraine incroyable.

24 images : *N'êtes-vous pas tentée parfois de retourner au théâtre ?*

M. Perrier : Non, j'adore le cinéma ! Je crois qu'on peut y faire passer des choses beaucoup plus fines, qui se situent davantage au niveau de la vie, du quotidien. On peut donner à un instant en apparence anodin un tout autre relief. La grande force du cinéma est de regrouper tous les arts à la fois : l'art des relations entre les gens, l'art de s'exprimer, de bouger, l'invention, la musique, la philosophie, etc.

24 images : *Vous ne ressentez pas la frustration de certains comédiens devant la longueur des plans ?*

M. Perrier : Ah non ! Il faut trouver sa liberté à l'intérieur des prises. Quand c'est fini, c'est fini. C'est comme si un acteur de théâtre disait : « quand ça s'arrête je voudrais que ça recommence ». On peut avoir envie de recommencer pour faire mieux mais si le moment a été plein, intense, je me sens comblée.

24 images : *Voyez-vous une différence dans le travail que vous avez fait avec des femmes, comme Claire Denis par exemple, ou celui avec des hommes ?*

M. Perrier : Au départ, les hommes écrivent toujours mieux pour les hommes que pour les femmes. J'ai souvent l'impression que les femmes ne sont encore là que pour divertir.

24 images : *Que pensez-vous alors de cinéastes comme Téchiné ou Doillon ?*

M. Perrier : J'ai du mal à comprendre les rapports qu'entretiennent les hommes de cette génération avec les femmes. Doillon, Téchiné, Zulawski voient les femmes comme des hystériques. Pour moi, c'est encore le Moyen-Âge. Je trouve que Bresson, qui pourtant n'aime pas les acteurs, fait passer beaucoup plus d'émotion dans une scène de violence que tout ces gens qui braillent et cassent tout. À ce niveau, je préfère travailler avec des gens de ma génération comme Éric Rochant qui laisse présager que les choses commencent peut-être à changer. Même si l'on peut dire qu'il ne va pas assez loin, la femme que j'y interprétais avait des choses à dire, elle a sa vie, son indépendance. Sinon, j'aime mieux les rôles qu'écrivent les hommes carrément plus âgés comme Deray, avec qui je viens de travailler, ou encore Rozier. J'aime bien les femmes dans les films de Rozier.

24 images : *Et Carax ?...*

M. Perrier : Carax c'est autre chose. Il projette une vision sublimée de la femme mais je préfère encore ce type de rapports. C'est touchant... ■